

PETITE VOIX

5h30. Les gerçures sur mes lèvres sont désagréables. Au moins autant que la douleur des griffures sur mes bras. Soudain, je suis pris par une violente migraine, suivie d'une série d'éternuements. Je sais déjà que la petite voix fera ce qu'il faut pour que j'oublie ce mauvais moment. Il fait frais à cette heure-ci près du Pont, mieux vaut que je rentre vite pour me débarbouiller et arriver à l'heure au collège.

Je m'appelle Eliot, j'ai quinze ans. Je me pose beaucoup de questions. Pourquoi cette sensation étrange de marcher sans but dans la mauvaise direction ? Pourquoi suis-je sans cesse tiraillé entre un feu ardent à l'intérieur et un froid glacial à la surface ? Pourquoi suis-je incapable de m'intégrer, ou de rire avec les autres... Suis-je réellement différent ? Ou bien est-ce la perception que j'ai de moi qui est faussée ?

Maman dit que c'est l'âge qui le veut. Son visage est bienveillant et son regard est empreint d'affection. Parfois trop, cela m'agace. Je n'aime pas l'idée d'être soumis au temps qui passe pour me sentir mieux. Je voudrais trouver l'antidote maintenant. D'un côté, je le souhaite profondément, d'un autre, il y a cette petite voix qui voudrait que je reste bien au chaud avec elle, tout au fond. C'est difficile de lui résister, sa force de persuasion est puissante. En échange de ma fidélité, elle nous promet une immunité contre toute agression. Mais le prix à payer, c'est que parfois je ne sais plus vraiment qui contrôle qui.

Si papa était encore là, il trouverait sûrement la réponse à mes questions. Il pouvait me parler pendant des heures jusqu'à ce que mon crâne soit au bord de l'implosion. Bien souvent il disait tout et son contraire. Lorsqu'il était en colère, la peur mêlée à de violents maux de tête me paralysait, c'est vrai... mais le vide n'existait pas lorsqu'on était ensemble. D'autres fois, il s'enfermait dans sa chambre sans dire un mot jusqu'au soir. C'était sans nul doute ces jours-là qui me terrifiaient le plus. Maintenant qu'il est parti, je n'ai plus peur. Je ne ressens plus rien, à part un vide abyssal.

7h45. J'arrive devant l'entrée principale et observe attentivement les premiers élèves. Par quelle magie sont-ils animés ainsi ? Lorsque la sonnerie retentit, le désordre ambiant se dissipe et tout semble être réglé comme une horloge, chacun trouve sa place. Moi pas.

Aujourd'hui particulièrement. Les appréciations de mes professeurs sur mon dernier bulletin résonnent en moi comme des coups de massue. Je suis un "*élève brillant dont le potentiel est gâché par une constante attitude démotivée*". Faut-il que je greffe un sourire sur ma face du matin jusqu'au soir pour leur plaire ? Je ne suis pas leur pantin et mes notes ne mentent pas, elles. Cette injustice renforce le détachement qui se propage en moi, comme une maladie. Faire semblant de porter un intérêt aux leurs devient insurmontable.

17h30. Je rentre enfin chez moi. Dans le couloir de l'immeuble, l'odeur familière de la cuisine de Mme Lopez notre voisine, me reconforte. Je sais déjà que ma mère est en train de me préparer un goûter pour quatre personnes, et cela me fait sourire intérieurement. Ses gestes et ses mots prévisibles ont beau m'irriter, elle reste la seule personne qui m'aime sans limite et sans condition. Ma petite voix intérieure est du même avis. Ce soir, elle n'est pas très coopérative, car demain se prépare un grand jour.

00h45. Je viens de terrasser l'infâme boss final de mon jeu vidéo. J'aurai au moins réussi quelque chose dans la journée. Ma mère entre aussitôt pour éteindre la console :

– Dors bien mon chéri, sois en forme pour demain. Ah j'oubliais, j'ai eu du mal à nettoyer les taches rouges sur ton jean... Et j'ai encore trouvé des poils de chat dans la machine ! Mais où est-ce que tu traînes ? Tu es allergique Eliot, tu le sais bien...

Les maux de tête me reprennent, je ferme les yeux et lui réponds simplement :

– Bonne nuit maman.

Le jour J est arrivé. Je démarre mon premier stage en entreprise. Une semaine d'immersion est imposée pour tous les élèves de troisième. Les professeurs ont organisé un tirage au sort pour nous affecter dans plusieurs entreprises. Je reste sceptique sur celle qui m'a été attribuée, mais il est hors de question que je me laisse embourber par mon pessimisme habituel. Après tout, le monde du travail sera peut-être le déclic qui m'apportera l'espoir de demain...

9h30. Je suis en avance devant l'entrée de la banque pour permettre à la petite voix de faire un état des lieux. Je voudrais pouvoir vous dire que j'ai le trac, que je suis excité à l'idée de découvrir ce milieu et des nouveaux visages... Mais rien de tout cela. Emotionnellement, il ne se passe rien. La petite voix prend le contrôle de mon corps. Elle est mon garde-fou, celle qui me défend contre toute attaque. L'inconvénient, c'est qu'elle prend un peu trop à coeur son job. L'interaction avec des inconnus devient une épreuve pour moi, tout aussi charmants soient-ils.

10h00. Je suis accueilli par une belle jeune femme, ma responsable de stage. L'aisance de Mélanie me déroute. Comment réussit-elle à s'exprimer si clairement et marcher simultanément avec de tels talons-aiguille ? Au bout de quelques minutes à peine, je suis perdu dans un flot d'informations aussi long que les cinématiques inutiles de mes jeux vidéo.

"Compétence... clientèle... dynamisme". Au milieu de ce charabia, je crois comprendre que je suis invité à déjeuner avec elle ainsi qu'un "manager stratégique" à l'occasion d'une réunion mensuelle. Il paraît que c'est une rencontre "opportune" pour mon rapport de stage.

Pendant que je laisse couler cette rivière de mots insensés, mes yeux se focalisent sur la couleur de ses lèvres. Ce rouge intense me met mal à l'aise. Je me rends compte de l'incohérence de cette pensée sûrement trop tard, car elle semble attendre une réponse de ma part. Peut-être pourrais-je la contenter d'un simple :

"Oui".

Une expression disgracieuse se dessine alors sur le visage de la jeune femme. Je crois que ma réponse ne l'a pas satisfaite. Visiblement, je ne suis pas le genre de stagiaire qu'elle attendait.

L'heure du déjeuner sonne enfin. Mélanie semble tendue dans son tailleur Louis Vuitton. Je crois que mon calme légendaire l'agace encore plus. La petite voix n'est pas dans ses bons jours, elle non plus. Cette tension est palpable et me donne l'impression d'être au mauvais endroit au mauvais moment.

12h00. Nous nous rendons dans le restaurant italien la "Piazza del Sole". Le style du mobilier est huppé, les plats ont l'air ridiculement petits. L'homme qui nous attend à la terrasse tripote son objet fétiche. Il le retourne de mille façons entre ses doigts jusqu'à l'arrivée des assiettes. Ce smartphone semble apaiser une certaine nervosité en lui. La petite voix sourit intérieurement, ce type lui rappelle un peu l'ennemi de l'inspecteur Gadget, qui caresse sans cesse son matou lorsqu'il prépare un mauvais coup. Les céphalées tapent de plus belle dans ma boîte crânienne.

Mélanie termine frénétiquement sa cigarette. Son rire est trop fort à mon goût, lorsque notre "nouvel ami" lance une vanne que je ne comprends évidemment pas. Nous attaquons enfin le repas. Notre homme mâche sa viande avec une telle détermination que je me sens soudain plus civilisé que jamais. Mais dans la grosse bulle en pointillés qui est au-dessus de ma tête, je l'imagine en train de s'étouffer avec un morceau.

Déjà cinq longues minutes que j'entends les monologues interminables de ma petite voix sur la façon dont la fourchette écorche l'assiette, ou bien le son que produit la mastication de mes voisins de table. Evidemment, pendant ce temps je n'ai rien écouté de leurs conversations.

Je sens bien que les quelques mots banals que je lance pour conforter leurs propos sonnent faux. Il faut dire que les tics nerveux de Mélanie ne m'aident pas. Je suis embrumé par des détails que mon subconscient choisit délibérément de mettre au premier plan. C'est important pour moi, les détails. Sans eux, il m'est difficile de décrypter les intentions des autres. C'est la raison pour laquelle j'observe beaucoup notre homme.

Il est engoncé dans son costume, la cravate bien serrée. L'eczéma qui dépasse légèrement de son col indique qu'il doit moisir dedans depuis un certain temps. Je devine d'autres plaques nichées sous sa chemise hors de prix. Comment fait-il pour supporter ces vêtements ? Je compatis, car ma mère m'a obligé à porter une chemise pour l'occasion, ce qui m'est profondément insupportable. Je me sens comme enveloppé dans un tissu froid et cartonné.

Des gouttes de sueur perlent discrètement sur ses tempes. Peut-être est-il en train de suffoquer sous son masque de manager ? Dans un sens, ça me soulagerait d'avoir une similitude avec lui. Cela signifierait qu'on peut réussir sa vie avec un handicap social. Heureusement, mis à part ce point, nous n'avons rien en commun. Je doute de tout tandis que lui ne semble douter de rien.

Lorsque je reviens à moi, j'ai la mauvaise sensation d'avoir été absent trop longtemps, laissant une enveloppe vide face au monde réel. Peut-être n'ont-ils pas remarqué mon délit de fuite ? J'entends vaguement les mots "montée en compétence" puis me replonge dans mon "*observatoire*". Pourquoi masse-t-il de cette façon l'alliance de son doigt boudiné, en regardant Mélanie ? La scène est assez dérangeante.

Du haut de mes quinze ans, je me sens déjà comme un étranger confronté à des codes sociaux que je ne maîtrise pas. Leurs intérêts sont insignifiants, tandis que je suis dénué de toute émotion. Je voudrais m'échapper de ce corps, pour ne plus jamais revenir. Heureusement, la petite voix prend le relais pour me soulager et limiter tout débordement. C'est un travail d'équipe. Soudain, la voix imposante de mon voisin de table me sort de ma torpeur :

— Excusez-moi jeune homme, ça ne vous passionne peut-être pas, ce que je raconte, mais si vous souhaitez faire bonne impression, il va falloir changer d'attitude. La nonchalance n'est pas un atout dans le milieu professionnel.

Une sensation étrange et chaude envahit le bas de mon corps. Je la sens remonter lentement. Soudain, la petite voix fait opérer sa magie et stoppe l'hémorragie en un éclair. Rien ne transparait, pas même les couleurs vives qui éclosent sur le visage de ma responsable de stage. Ça ressemble donc à cela, la honte ? Le malaise est palpable chez eux, mais pas chez

moi. Je suis impassible.

Mon assaillant revient à la charge :

– Vous savez que je m'adresse à vous, là ? Comment comptez-vous réussir dans la vie avec un tel comportement ?

Sa phrase appelle une réponse, je ne peux plus l'ignorer. C'est alors que la petite voix s'échappe lentement d'entre mes lèvres, pendant que mes yeux le fixent profondément :

– Je fais semblant, comme vous.

14h00. Mon stage prend fin prématurément. Ma déception est grande et je sens le mutisme m'enliser davantage. Les gens me fascinent. Ils sont mal à l'aise avec moi, mais peuvent tolérer d'être en présence d'un homme tel que lui. Au moins a-t-il le mérite d'avoir trouvé une place dans cette société, contrairement à moi.

Le chemin du retour paraît interminable. Je me sens épuisé. La petite voix s'esclaffe d'avoir eu raison une fois de plus. Moi je ne ris pas. Il y a une certaine jubilation dans sa réaction que je trouve parfaitement indécente. Comment ai-je pu la laisser parler à ma place à ce foutu repas ? Une fois rentré, le plus dur reste à faire. Ecouter ma mère qui tente de me consoler. Je suis autant lassé par l'incompréhension des autres que par sa capacité à me trouver des excuses pour tout. Si je ne dis pas un mot de la journée, c'est parce que je suis préoccupé par mes études. Si je n'ai pas d'amis, c'est parce que je suis de nature timide. Mais je ne suis pas timide et mes résultats scolaires sont excellents. Pourquoi ne voit-elle pas que le problème est en moi ? Papa m'aurait compris, lui.

Je suis désormais seul avec la petite voix. Depuis plusieurs jours, elle murmure des choses à mon oreille sans répit. Tout paraît flou et sombre. Sa proposition d'aller faire une balade au coucher du soleil sur le pont de Garigliano semble être la meilleure idée de la journée.

Nous arrivons là-bas à temps. Les contrastes entre les couleurs chaudes du soleil et l'enveloppe bleue nuit qui s'étend lentement, sont grandioses. A cet instant, je ne suis pas triste. Je me demande juste combien de mètres me séparent des eaux froides de la Seine. Je décide de faire passer une première jambe, puis la deuxième, par-dessus la rambarde; et contemple le vide. J'attends de ressentir la moindre émotion qui pourrait me retenir, mais en vain. La peur n'est toujours pas au rendez-vous. C'est à cet instant précis que la petite voix me demande de reprendre le contrôle, me promettant cette fois-ci de remplir le vide en moi pour toujours. Je détache une de mes mains de la rambarde pour me pencher légèrement...Quand soudain :

– Hé toi ! Tu fais quoi ?

Qui ose m'interpeller dans un tel moment de solitude ? La curiosité me pousse à me retourner. Je l'aperçois alors. Elle est petite et blonde, et vient de laisser tomber le scooter qui transporte les pizzas de ses clients. Derrière elle, un camion d'équarissage vrombit, visiblement excédé par sa conduite. Le coléreux s'éloigne, tandis que la jeune fille s'écrie :

– Hé, t'es con ou quoi ? J'te parle, tu fais quoi ? Tu sais que c'est le plus haut pont de Paris, ici ? Au fait, moi c'est Misha.Elle enchaîne :

– Et merde... Putain ! Mes quatre-fromages... Elles sont éclatées ! Je vais me faire défoncer par le patron !

C'est à cet instant qu'une légère brise ramène l'odeur du chèvre jusqu'à mes narines. Je lui réponds :

– Ce sont celles que je préfère.

Son sourire est empreint d'une évidente complicité. Je suis soudain fasciné par les fossettes qui se creusent dans ses joues de la plus belle des manières. Misha ne porte pas de

masque, contrairement aux autres. Il me semble n'avoir jamais contemplé un visage aussi vrai que le sien. Est-elle seulement consciente du heurt qui vient de naître entre sa légèreté et ma pesanteur ? Connait-elle seulement l'importance de ses mots à cet instant ?

Visiblement amusée par ma béatitude, elle me rétorque :

– Sérieux ?! Bah... vu l'état de la pizza, autant se faire un petit kiff, non ? J'ai la dalle, pas toi ? Et puis merde, je l'aimais pas ce taff de toutes façons.

Elle s'avance alors vers moi, déterminée à enfourcher la rambarde, sa pizza dans les mains. A cet instant, son lacet de chaussure la fait trébucher brusquement tandis que j'attrape sa main par réflexe. Un étrange haut-le-cœur me saisit vigoureusement. Aurais-je eu peur pour elle ?

La petite voix voudrait que j'abrège ce moment incongru avec l'insolente, mais pour la première fois, je lui ordonne de se taire, et je lance :

– Il fait frais à cette heure-ci sur le pont. Si on s'installait ailleurs, on serait mieux, non ?

Pendant que nous nous éloignons, une sensation de "déjà-vu" m'envahit. J'observe au loin le chauffeur du camion d'équarissage qui ramasse des petits corps sans vie...

*Auteur : Robin Shan.
Extrait du recueil de nouvelles
"Les Chroniques des enfants perdus".*

MARCUS

Elle est trop nulle, cette journée. J'ai encore dû donner mon goûter à Nathan. De toute façon j'avais plus faim avec leurs conneries. C'était une tarte aux pommes. Je sais qu'il aime pas la cannelle, Nathan... c'est juste pour me faire chier devant les autres.

Depuis qu'on est allés voir ce docteur anti-bouffe avec m'man, elle a mis en place un « planning nutritionnel quotidien ». Ouais... j'suis au régime, quoi. Hier, quand je suis rentré de l'école, elle m'a pas laissé toucher au paquet de cookies choco-noisettes. J'ai rien dit. J'ai boudé le yaourt 0% qu'elle me tendait.

J'ai plus envie de discuter avec ma mère depuis que mon père a balancé que c'était son choix à elle, de m'appeler Marcus. Papa, il prend ça à la rigolade quand je lui dis que j'aime pas mon prénom. Je ris aussi, pour lui faire plaisir. Au collège, c'est une autre histoire. En quatrième, y'a comme un tri naturel qui s'opère. Les beaux vont avec les extravertis, et les moches avec les timides. Ensuite, il y a les électrons libres. Ce sont ceux qui font rire la classe, les clowns qui tiennent tête aux profs. Ils sont seuls, mais populaires. Moi, je suis gros et introverti. Je devrais être avec le groupe des moches, ou en binôme avec un super-timide, mais ça ne fonctionne pas quand on cumule les handicaps. Pourquoi ? Parce que les timides détestent attirer l'attention, alors imaginez s'ils devaient s'afficher en ligne de mire, aux côtés d'un gros boutonneux à lunettes qui s'appelle Marcus ?

M'man, elle pige rien. P'pa, il dit que ça aurait pu être pire, que j'aurais pu m'appeler Hannibal ou Jean-Merveille (si, si, ça existe, il a vérifié). Dans le premier cas, au moins, ils m'auraient respecté. Dans le second, au pire, ils m'auraient appelé Jean tout court. Non, moi, j'ai droit à « *Marcus, tu le tapes, t'as un bonus* ». Variante à la sortie des cours : « *Rentre à pied, tu prends toute la place dans l'bus* ». Du très haut niveau, je sais. Comme dirait mon père, si ces cons avaient vu « *Gladiator* », ils auraient su que Marcus était l'empereur de Rome. Mais tout le monde s'en fiche, c'est moins marrant que « *Marcus confond sa tête et son anus* ». Je voudrais que le temps passe plus vite, me retrouver à cinquante balais, quand tous les hommes sont chauves et les femmes grosses. Ils riraient moins, et moi je pourrais me fondre dans la masse.

J'ai fait le calcul. Je vais en chier encore pendant quatre ans minimum, le temps d'arriver jusqu'au bac. Et encore, si je ne redouble pas une deuxième fois ! Je tiendrai jamais jusque-là. En plus, la situation a empiré depuis que mes parents m'ont acheté un portable pour me joindre *en cas d'urgence*. Ce qu'ils savent pas, c'est que cet abruti de Nathan a trouvé le moyen de me le piquer pour s'appeler lui-même et obtenir mon numéro. Depuis, ça n'arrête pas. Je reçois des messages même la nuit.

Avant, quand je passais une mauvaise journée, je rentrais me préparer un méga bol de céréales et je me plantais devant la télé pour regarder *La ligue des justiciers**. Maintenant, quand je rentre, j'ai même plus le droit de goûter. En prime, j'entends l'éternel sermon « *C'est pour ton bien* » et, « *tu verras, plus tard tu nous remercieras* ». J'ai envie de leur crier que c'était pas quatorze ans après ma naissance, qu'il fallait se préoccuper de ma dépendance au sucre. Que ce n'était pas moi, qui remplissais les placards de *Doowap*, et le frigo de *marrons suisses*. Et je n'avais pas l'âge de tartiner moi-même mon pain, quand j'ai découvert le *Nutella*, ni de faire les courses pour acheter du coca-cola. J'en ai redemandé, c'est vrai. Mais c'était pas que MA faute.

Bref. Ce soir j'ai envie de rien. Du coup, j'ai liquidé les deux paquets de chips que ma mère cache dans un placard miteux. J'ai mangé tous les chocolats du calendrier de l'avent, même celui du 24. Je me suis fait un sandwich avec tout ce que j'ai pu trouver dans le frigo. Tout a glissé dans ma gorge comme de l'eau. J'espère que le litre de coca va dissoudre toute cette bouffe dans mon estomac. Je me sens vide. D'habitude, « après », je pleure. J'ai le temps d'effacer toutes les traces de mon orgie avant que ma mère ne rentre du travail. Aujourd'hui, ça sera plus difficile, parce qu'elle fait l'inventaire des placards et du réfrigérateur, depuis le rendez-vous chez le nutritionniste. Je vais passer un sale quart d'heure, c'est sûr. Mais j'en ai rien à foutre.

Celui qui me fiche la boule au ventre, c'est Nathan. Depuis qu'il s'est inscrit sur Facebook, ses vanes ont monté d'un cran. Il publie des messages avec mon prénom suivi de trois petits points. Les autres terminent sa phrase dans les commentaires par une connerie qui rime. Et au cas où je ne les aurais pas vues, Nathan m'envoie par texto des copies d'écran des meilleures réponses. Tout ça me suit jusque chez moi, maintenant. Je n'ai plus d'échappatoire. Je ne peux plus me cacher.

J'étais prêt à accepter mon sort au collège, comme tout bon souffre-douleur que je suis. J'avais les épaules solides pour supporter Nathan et tous les autres abrutis. Mais la cerise sur le gâteau, c'est Juliette. Je viens de recevoir un texto de sa part.

Cette fille, je l'aime bien. L'autre jour, en cours de maths, Théo me lançait dans le dos des boulettes de papier pleines de glue. Ça faisait rire Nathan. Tous les autres ont fini eux aussi par me lancer des projectiles pendant que le prof écrivait au tableau. Ils comptaient les points. Et bien cette fille, Juliette, elle a fait une boulette deux fois plus grosse, et l'a lancée sur Nathan en chuchotant « +3 points pour les rangs du fond ». Les moutons ont ri en suivant la règle du jeu. Moi, j'étais au premier rang. Je crois qu'elle l'a fait exprès pour détourner leur attention. C'est la plus belle chose qu'on ait faite pour moi depuis longtemps.

Juliette, elle a des fossettes dans les joues quand elle sourit. Ses cheveux sont toujours en vrac, comme si elle venait de se réveiller. Elle a des toutes petites dents, parfois je me demande même si ce ne sont pas ses dents de lait. Elle est jolie. Elle a un sacré caractère, pas du genre à se laisser faire. Pas comme moi.

Bref, je viens de cliquer sur le message qu'elle vient de m'envoyer et j'ai vu l'image qu'il y avait en pièce jointe. Une photo de moi, assis en classe. Il y a un gros plan sur la raie de mes fesses parce que mon pantalon descendait trop bas. Je sais déjà comment Juliette a eu cette photo. C'est sûrement l'autre crétin qui a dû la faire tourner pour être sûr que tout le monde se foute de ma gueule jusqu'à l'autre bout de la ville. Ou peut-être est-elle simplement amie avec lui sur Facebook. Mon cœur a fait un bond, j'ai refermé le message avant d'avoir pu lire le contenu. Je n'ai pas envie de savoir. Je ne veux plus retourner au collège. Plus jamais recroiser le regard de Juliette.

C'est comme si je n'avais plus aucune sortie de secours. Il est hors de question que j'en parle à mes parents. Maman en ferait une montagne pour me protéger et papa dirait que c'est une broutille que je dois surmonter, que ça va m'endurcir. J'ai mal au ventre. Ils ne m'écoutent pas, ils ne savent pas ce que je ressens. Je pourrais changer de collège, repartir à zéro... mais ça ne changerait pas ce que je suis. Il y aura toujours un autre Nathan et d'autres moutons. Je serai toujours gros et moche.

J'ai pas envie d'aller voir un psycho-truc pour m'entendre dire que je dois apprendre à m'accepter ou vivre avec. J'ai pas la patience d'attendre que « l'âge ingrat » se termine. Je ne supporte plus d'avoir la boule au ventre tous les jours. Il n'y a pas trente-six solutions. Si je ne peux pas me changer moi, ni les autres... alors il n'y a plus rien à espérer.

Merde... ma mère est en train de rentrer. J'enregistre cette page et je planque le fichier.

Il est 20h30. J'ai pas mangé, m'man m'a puni. Faut dire aussi que j'ai même pas caché les emballages de mon orgie de bouffe. De toute façon, un aliment de plus et j'aurais vomi. Maintenant que mes parents sont scotchés devant un bon vieux nanar des années quatre-vingt-dix, je suis tranquille. J'ai récupéré une ceinture de papa dans le bac à linge. Je savais que j'en trouverais une ici, parce que ma mère gueule tout le temps quand elle doit l'enlever du pantalon avant de faire une machine.

Dans ma chambre, il y a un panier de basket fixé à ma mezzanine. Papa me l'avait installé il y a quatre ans, quand j'étais encore assez naïf pour croire qu'on voudrait bien de moi dans une équipe. Finalement, on l'a gardé pour la déco. J'ai accroché la ceinture à la base du panier. La chaise à roulette du bureau est dessous.

Le mercredi soir, j'ai cours de judo. M'man dit que c'est un sport qui correspond mieux à mon gabarit. L'année dernière, Harry, un copain du club, m'a fait une prise *Shima Waza*. C'est une sorte d'étranglement qui permet de mettre K.O l'adversaire sans trop dépenser d'énergie. On n'a pas le droit d'utiliser cette technique à notre niveau, parce qu'on n'est que ceinture verte... et parce que c'est dangereux. Harry m'avait parié qu'il pouvait me faire tomber dans les pommes en moins de six secondes. J'ai tenu le pari et me suis réveillé la tête contre le sol. Je n'ai pas eu mal, j'ai perdu connaissance comme on s'endort, mais plus rapidement. Le prof était furax, mais il m'a dit que « *toute expérience était bonne à prendre, même les mauvaises. Qu'à partir de maintenant, je connaîtrais mes limites et je saurais taper à temps sur le tatami pour dire stop* ». Je n'ai pas bien retenu la leçon, je crois... j'ai jamais su dire stop. Ce soir c'est décidé, je passe ceinture noire.

Mon portable vibre. Le nom de Juliette s'affiche. Je ne le lis pas. Je suis déjà loin de tous ces problèmes. Je n'ai plus de comptes à rendre, ni de soucis à me faire. Demain, ils pourront rire de quelqu'un d'autre. Je monte sur la chaise à roulettes. Le portable vibre encore

dans ma poche. Je le jette sur mon lit. La boucle de la ceinture est glacée, je la sens contre mon cou. « *Allez Marcus... juste un petit pas de plus...* ».

J'entends la sonnerie du portable de ma mère, dans le salon. Sa voix est différente, comme si elle s'adressait à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Ses pas se rapprochent de la chambre. Je descends immédiatement de la chaise et décroche la ceinture en un éclair. Elle tape à la porte.

- Marcus, c'est pour toi... Juliette.

Je prends l'appel et referme immédiatement la porte derrière moi.

- Allô ?

- Marcus ? Euh... c'est moi, Juliette. Désolée de te déranger, mais comme tu répondais pas à mes messages...

- J'étais occupé. Mais comment t'as eu le numéro de ma mère ?

- La mienne est une psychopathe. Elle a les numéros de tous les autres parents notés sur la photo de classe annuelle, *en cas de besoin*. Tu vois l'genre...

- Je vois.

- Alors, t'en penses quoi, de mon message ?

- Je me demande pourquoi tu t'es donné tout ce mal pour m'envoyer une photo de mon cul. J'imagine que toi aussi, t'es abonnée au groupe de Nathan sur Facebook ? Laisse-moi te filer un scoop : j'ai pas envie de savoir ce qui rime avec « Marcus », et demain je retournerai pas au collège, faudra vous trouver une autre tête de turc.

- Marcus... tu as lu mes messages ?

- Je tiens pas à revoir les débilités de Nath...

- Tais-toi une minute et lis-les. Après tu pourras faire ce que tu veux.

Juliette a raccroché. Mon cœur bat à cent-mille à l'heure. Je ne sais pas si c'est à cause de la peur d'être surpris par mes parents, la stupéfaction d'avoir eu Juliette au téléphone, ou bien la colère et la honte en repensant à cette horrible photo de moi.

Elle veut que je lise ses messages ? Très bien. Je vais les lire. Mais c'est la dernière fois que quelqu'un me fera souffrir sur cette terre. La dernière.

Je récupère mon téléphone sur mon lit et fais défiler rapidement la photo du délit. Je tombe sur une deuxième image. C'est une capture d'écran des commentaires qui ont été écrits sur Facebook, sous la photo du délit. Mon regard se pose directement sur celui de Juliette :

« Nathan ça rime avec fout le camp, j'te mets un vent, âge mental trois ans, tellement pas marrant... avec gland, aussi »

J'avais l'habitude de pleurer pour des mots qui font mal. Je ne savais pas qu'ils pouvaient aussi faire pleurer de soulagement.

Je regarde la ceinture de papa. Maintenant, j'ai honte.

Maman tape à la porte. Elle m'apporte une soupe aux légumes avec une tranche de pain de mie.

- Au cas où tu aurais faim, mon chéri. Au fait... la punition est levée.

Elle pose le plateau sur mon bureau et repart aussitôt. Je ne lui laisse pas le temps de franchir la porte et la serre dans mes bras. Je retiens mes larmes.

- Ben alors, mon lapin ? La journée a été rude ?
- Pas pire que d'habitude.
- Elle a l'air sympa, cette fille... Juliette.
- C'est gentil m'man... pour le plateau.

Elle m'embrasse sur le front et referme la porte de ma chambre derrière elle. Quelque chose a changé. Je crois que je n'ai plus envie de partir. Mon portable vibre, c'est Juliette :

- C'est parce que tu mets trois plombs pour lire un commentaire, que tu me rappelles pas ? Ou c'est parce que tu fais la gueule ?
- Merci.
- De quoi ?
- Pour ce que t'as dit à Nathan, sur Facebook. Tu sais, t'es pas obligée d'être gentille avec moi par pitié.
- C'est pas de la pitié. Nathan le méritait, c'est tout.

- L'étiquette « Marcus » va mettre du temps à se décoller... je sais pas quoi faire pour l'effacer.
- Ben on frotera avec du savon !
- Lol... si seulement je m'appelais autrement, aussi.
- C'est vrai que c'est pas banal, mais j'trouve ça plutôt classe !
- Classe ?! T'es sérieuse ?
- Ça me rappelle un film de Ridley Scott. « *Gladiator* », tu connais ?
- Evidemment.
- Alors, tu te souviens forcément du prénom de l'empereur de Rome.

Auteur : Robin Shan.
Extrait du recueil de nouvelles
"Les Chroniques des enfants perdus".